



En lien avec l'article de Mireille Gansel, publié ce mardi 29 janvier 2019, voici quelques extraits choisis par elle du livre de Valérie Zenatti

« Je sais qu'il faut lutter, lutter contre la tristesse, contre le découragement, contre la peur, sans les nier, mais en puisant des forces à leur opposer, et je me sens aujourd'hui au milieu d'un gué, dans le faisceau des puissances de vie et de mort qui s'affrontent, c'est peut-être le moment où la lumière et les ténèbres qui se sont unies dans mon regard intérieur la nuit de son dernier souffle exigent de se séparer, mais quelque chose en moi résiste.

Derrière moi, la date du 4 janvier, sa mort ; devant, celle du 16 février, son anniversaire, le premier sans lui, et quand je me penche sur mon calendrier pour compter les jours, je m'aperçois que je suis exactement au milieu du temps qui s'est imposé à moi et porte son nom, un temps pris dans une courbe inédite allant de la date de sa mort à celle de sa naissance. »

« (...) la joie de la lumière, nous en avons parlé tant de fois, celle qui baigne tes livres dans l'obscurité bleutée de l'aube, celle qui se teinte d'un vert inquiétant ou réconfortant dans les sous-bois, selon le jour et l'heure, ces lueurs qui pénètrent toujours tes personnages, comme si c'était la seule description de paysage possible, rappelant que le monde existe d'abord par cela, la lumière, comme au premier jour de la Création, comme à la première seconde des yeux s'ouvrant à la naissance et chaque matin, et de cela tu te réjouissais chaque jour, à chaque conversation téléphonique, de la lumière qui se renouvelait et dont tu ne te lassais pas, comme un peintre, comme Cézanne que tu aimais. Je regarde encore le bitume et pense, je n'ai jamais connu une obscurité aussi profonde que la nuit dernière, ni vu une clarté si grande que celle qui inonde le monde aujourd'hui. »

« Ici, la nuit de ta mort a rejoint celle de ta naissance, la nuit des paroles oubliées a rejoint celle du silence, son immensité immobile, j'aime que nos enfances soient ainsi mélangées, et pas seulement nos enfances mais les traces qu'elles ont laissées en nous, vivantes, ne demandant qu'à prendre des formes nouvelles au contact des mots, des images qui nous traversaient, des découvertes que nous faisons, en retournant vers ta ville, en la quittant, en y revenant encore, tu m'as enseigné la fidélité à soi-même et la liberté, tissées dans un même geste, un même corps, l'adulte pouvait rejoindre l'enfant et l'enfant rejoindre l'adulte, la vie était tout sauf figée, elle était plus que jamais mouvement, voilà, c'est peut-être l'image que je cherche depuis ta disparition, elle est un peu floue puisqu'il s'agit d'un mouvement, celui que je te dois, celui qui donne du courage, qui fait que l'on ne reste pas pétrifiés dans le passé mais au contraire vivants, portant en nous tout ce que la vie a déposé, et innocents encore, capables d'aimer, de croire à l'amour et de lancer un regard circulaire sur chaque jour, effleurant à la fois l'instant et la parcelle d'éternité contenue dans cet instant, je te dois cela, oui, la conscience aiguë du dérisoire et du sacré de nos vies. »

Valérie Zenatti, *Dans le faisceau des vivants*, Editions de l'Olivier, 2019, 160 p. 16,50€ - pp. 47/48, 146/147 et 151/152